

Les années

80

## ACHEMINEMENTS DU SENS, DE LA PRAGMATIQUE À LA MÉDIOLOGIE

**Daniel Bounoux<sup>1</sup>**

“ (...) ce double mouvement où je me porte vers le sens en tentant de me l'approprier, mais à la fois en sachant et en désirant (...) qu'il me reste étranger, transcendant, autre, qu'il reste là où il y a de l'altérité. Si je pouvais totalement me réapproprier le sens, exhaustivement et sans reste, il n'y aurait pas de sens. Si je ne veux absolument pas me l'approprier, il n'y a pas de sens non plus”.  
Jacques Derrida, *Échographies de la télévision*

Un individu, un message ne font pas, quels que soient les bienfaits de “ la communication ”, le plein du sens comme une voiture le plein d'essence. L'information, à laquelle notre expérience du sens ne saurait d'ailleurs se réduire, ne circule pas de l'émetteur au récepteur comme un contenu passe d'un réservoir dans un autre.

---

<sup>1</sup> Daniel Bounoux est professeur à l'Université Stendhal de Grenoble, et rédacteur en chef des *Cahiers de médiologie* (Gallimard).

Quelle est cette alchimie, à la fois individuelle et sociale, qui remplit (et peut vider) de sens nos messages ou, comme dit Wittgenstein, nos “ formes de vies ” ?

Les disciplines sémiologiques, dans les années 60, ont largement traité la question du sens dans le cadre et sur le modèle de la structure linguistique. Avec le tournant pragmatique pris vers la fin de cette décennie, on vit revenir dans les études ce que le paradigme précédent excluait par décision méthodologique : la parole animant la langue, les marques d'intersubjectivité et de contexte au sein du discours, l'activité du récepteur, la force illocutoire et la psycho-sociologie de l'intention, en bref tout ce que commande la situation d'*énonciation*, définie comme acte et comme événement.

Les incidences méthodologiques et théoriques de ce paradigme pragmatique ne s'annoncent pas moindres que, jadis, celles du tournant linguistique ou sémiotique qui aura irrévérablement infléchi, et incontestablement enrichi, la réflexion des philosophes. Sous l'aiguillon de la sensibilité pragmatique, la tendance est à saisir la vérité comme pertinence, le réel comme construction, le lien social comme articulation des mondes propres ou le sujet comme intersubjectivité. La réception, le contexte, l'inférence et l'interprétation, la négociation, les usages..., s'avancent comme maîtres-mots des nouvelles études. Et le modèle pragmatique s'étend, hors de son domaine d'apparition, partout où un “ message ” –pas seulement verbal– se trouve acheminé avec succès : relèvent de la pragmatique la diffusion d'une technique, l'instauration d'une mode ou d'une tradition, et de proche en proche toutes les manières intersubjectives de construire et d'habiter des mondes. Comment nos SIC –sciences de l'information et de la communication– peuvent-elles accueillir et cadrer cette nébuleuse d'études ou ce tourbillon libéré par le nouveau paradigme ?

L'approche pragmatique, qu'on définira provisoirement comme celle qui pose le primat de la relation sur le contenu, ou de l'énonciation sur l'énoncé, permet de combattre le *logocentrisme* : si l'énoncé est verbal, l'énonciation dépend en général de plusieurs codes, au sein desquels les signes linguistiques ne dominent pas nécessairement, et perdent en prestige pour entrer dans un “ orchestre ” (comme dit Bateson) où les langages du corps, l'expression et les couches signifiantes de l'image et de l'indice jouent largement leur partie. Mais le paradigme pragmatique ne se contente pas de relier diverses sémiotiques, il invite aussi à dépasser

*l'égoïsme*, et le monologisme : une relation plus ou moins secrète se faufile en effet et insiste au cœur même du monologue, il n'y a pas de *je* sans *tu*, pas de discours qui ne constitue une adresse (comme l'a souligné Benveniste), mais aussi une réplique implicite à quelque parole antérieure ; toute pensée se forme en réponse à une autre, tout monologue est le maillon d'un dialogue (intuition fortement revendiquée par Peirce contre Descartes, et développée par Francis Jacques). Là où notre tradition philosophique a longtemps favorisé une conception individualiste de la connaissance, l'approche pragmatique pose l'intersubjectivité et le dialogue comme la condition même d'un *Je* sujet et doué d'une identité.

Cette approche pourra donc également servir à mieux évaluer les effets de la technique sans tomber dans un déterminisme sommaire, et à combattre le technocratie et tous les programmes conçus ou écrits indépendamment de leurs conditions de réception et d'utilisation par des usagers. La pragmatique nous éloigne d'une vision instrumentale du social, particulièrement dans le champ politique et dans l'organisation des collectivités : à l'entreprise, à l'école comme partout où un sujet prétend changer les représentations et les comportements d'autres sujets, la diversité des mondes propres en présence interdit l'espérance d'une réponse *standard* ou automatisée (programmée). Quelle interactivité se glisse entre l'émetteur et le récepteur, comment se négocient leurs transactions ? La relation pragmatique s'observe partout où des usagers s'emparent d'un message, d'une représentation sociale ou culturelle, mais aussi d'un objet technique, pour en modifier le sens ou le détourner à leur profit ; partout où des sujets agissent les uns sur les autres pour changer un état du monde.

## Opération technique et relation pragmatique

L'action communicationnelle ne met pas en relation le sujet et l'objet (couple technique), mais le sujet avec le sujet (couple pragmatique). *C'est l'homme agissant sur (les représentations de) l'homme par le détour des signes*. Il est capital pour nos études de bien distinguer une relation technique ou scientifique, qui court du sujet à l'objet, d'avec une relation pragmatique qui entrelace le sujet au sujet : *tekhne* désigne en grec l'action du sujet sur l'objet, *praxis* (d'où dérive notre *pragmatique*) l'action de l'homme sur l'homme. La

première relation est descendante, et banalement manipulateur, la seconde circulaire, ou réflexive, ou réverbérante, et exclut en principe le regard de surplomb ou la visée instrumentale.

Cette relation pragmatique s'avère donc essentiellement aléatoire. On n'agit pas sur un sujet avec une certitude anticipée de réponse. On *programme* (catégorie technique) une machine ou une filière de production, mais non pas ses amours, ni ses conversations (échanges définitivement pragmatiques). Si nous définissons donc nos phénomènes de communication comme la sphère des activités pragmatiques de traitement des messages entre des sujets, on voit qu'un des critères de reconnaissance de ces actions réside dans leur *échec* toujours possible. Il est vital d'être relié, et cet impératif de liaison ou de relation précède de loin tous les contenus éventuels de nos messages ; mais ce réseau de bonnes relations, si possible nouées dès l'enfance et qui donne forme à nos vies, se plie malaisément à la manipulation et au programme. Nul ne peut surplomber, ni totalement *arraisonner*, le monde de l'autre, mais seulement interagir avec lui ; chacun vit retranché derrière ses propres valeurs, ou dans la clôture (relative) de son *monde propre*, et la pragmatique sous ses diverses formes ne fait que reconnaître, ou enregistrer, l'infinie diversité des mondes (des récits, des jeux de langage et de communication) de chacun.

## Le primat de l'énonciation

Comment circonscrire la pragmatique ? Il suffit peut-être de la définir comme l'étude (en tous domaines) des modalités de l'énonciation des messages, c'est-à-dire de la relation d'interlocution pour situer la pragmatique dans le champ du discours – auquel elle ne se borne pas. On sait que l'énonciation langagière s'accompagne de marques lexicales et grammaticales (les pronoms et les adverbes déictiques, mais aussi les temps des verbes) qui pointent ou indiquent, depuis l'énoncé, le contexte spatio-temporel et subjectif de son énonciation (ce que Benveniste a étudié, dès 1957, au titre " de la subjectivité dans le langage "). D'autres marques cependant indiquent quelle attitude propositionnelle le locuteur attache à tel énoncé. Il peut s'agir d'un préfixe explicite qui code, du sein de la parole, la valeur qu'on accorde à celle-ci (" J'affirme / Je crois / Je doute / Je t'avertis / J'espère que - le chat est sur le paillason "). Ces différents préfixes,

que certains rattachent au métalangage, décrivent expressément la valeur ou, comme dit Austin, la *force illocutoire* de la proposition principale. Mais cette description ou modalisation peut être également gérée par les signaux analogiques qui composent le théâtre en général de la voix et du corps, et la parole ainsi enchâssée dépend, pour être déchiffrée correctement, de l'intelligence de ces cadres. Que vaudrait l'expression d'une promesse par exemple, ostensiblement accompagnée d'un bras d'honneur ?

En résumé, l'énonciation recouvre tous les marqueurs, digitaux et analogiques, qui font qu'un message (pas seulement verbal) se trouve situé en tel lieu de l'espace et du temps, pris dans tel faisceau d'intentions et de relations. S'il arrive à quelques énoncés, comme un théorème scientifique ou une proposition logique, d'accéder à une vérité universelle, l'énonciation demeure par définition singulière, et jamais itérable dès lors que la répétition de la moindre phrase change le contenu de celle-ci, en connotant la deuxième occurrence par exemple par l'insistance. Nous dirons que si l'énoncé peut fonctionner en différé, et représente un état du monde, l'énonciation en revanche ne se diffère pas, elle signifie nécessairement *en direct* et en acte, et elle ajoute au monde un état.

On peut examiner cette énonciation, objet de la pragmatique, selon trois niveaux emboîtés qui nourrissent chacun diverses acceptions de cette discipline, inégalement larges : on distingue en effet une pragmatique du discours, qui s'attache aux marques deictiques, c'est-à-dire aux pointeurs de l'énonciation, et cette " première " pragmatique pourrait englober également l'étude des inférences, de l'implicite ou de la connotation ; un deuxième cercle, plus large, recueillerait la théorie des actes de langage –ou plutôt de parole–, elle classerait les degrés de la force illocutoire en proposant une typologie des performatifs remaniée à partir de la classification provisoirement proposée par Austin ; un troisième cercle enfin, le plus large mais aussi le plus flou, s'attacherait à rendre compte, à partir notamment des travaux de l'École de Palo Alto (*Pragmatics of human communication*), des aspects relationnels, phatiques (Jakobson) ou intersubjectifs, pas seulement verbaux mais aussi comportementaux et " supra-segmentaux ". Cette pragmatique examine toute la sémantique du *montrer* refoulée-exhibée aux marges du dire, et les chevauchements entre contenu et relation inhérents à la moindre de nos communications.

L'étude et le classement de ces événements ou actes d'énonciation, depuis les écrits pionniers de Benveniste et d'Austin, ont donc opéré depuis une trentaine d'année un important déplacement d'accent : si le tournant linguistique, puis sémiotique, sut corriger à partir des années 50 un oubli du langage flagrant dans les philosophies de Descartes ou de Kant, et introduisit dans la philosophie les bouleversements que l'on sait, le tournant pragmatique permet à présent de passer d'une conception représentationnelle, ou simplement constative-cognitive des faits de discours, à une appréhension *actionnelle* qui rattache et immerge la pratique langagière dans une praxéologie, ou une théorie en général de l'action (cette évolution est fortement soulignée, et résumée, dans l'ouvrage de Denis Vernant, *Du discours à l'action*<sup>1</sup>).

### La vérité autoréférentielle de l'énonciation

La distinction de l'énoncé et de l'énonciation dédouble en deux versants toute argumentation : il y a une vérité (ou une fausseté) de l'énoncé, et une autre de l'énonciation, laquelle n'obéit pas vraiment aux mêmes règles, comme on le voit par les jeux de la réfutation qui mettent cette distinction en pleine lumière. Pour invalider une proposition, il est fréquent en effet que les orateurs recourent à la disqualification de la source ou de l'émetteur (rappelons-nous l'exterminateur " D'où tu parles...? " gauchiste). Symétriquement, une ruse commune à nos débats consiste à rabattre la vérité secondaire de l'énoncé sur celle, primaire, de l'énonciation ; autrement dit à abriter le contenu dans la relation, ou à camoufler l'élément réfutable dans un fond non falsifiable. Chaque fois par exemple qu'un orateur parvient à se rendre sympathique, à se faire aimer ou à mettre les rieurs de son côté, c'en est fini du débat : la recherche de la vérité s'efface au profit d'une adhésion chaleureuse, le contenu des paroles se dilue dans une relation inter-personnelle qui court-circuite les patiences secondaires par une contagion sentimentale ou une " intime conviction ". Le sens est produit sur un mode chaleureux et sensible, et plaît aux naïfs : on est si bien ensemble ! Mais ce type de raison ne franchit pas la barre de la coupure sémiotique, ni le test de la réfutation.

---

<sup>1</sup> Paris, PUF, 1997.

Un détour emprunté aux concepts de la psychanalyse permettra de préciser que l'énoncé est *secondaire*, articulé selon les codes abstraits de la langue ou d'un ordre symbolique, tandis que l'énonciation est *primaire*, moins ou in-articulée. L'énoncé a pour critère la vérité ou la fausseté, l'énonciation l'authenticité ou la chaleur : critères logiques d'un côté, critères esthétiques ou passionnels de l'autre. L'énoncé peut être vrai ou faux, il creuse une distance représentative entre le signe et la réalité qu'il décrit, et il relève ainsi du débat ; une énonciation par contre, pure *manifestation* d'une attitude ou d'un état, pure expression et extension du monde propre de l'émetteur, constitue par elle-même un événement ou un fait automatiquement vrai, c'est-à-dire réel. On peut ne pas apprécier une énonciation, on ne peut lui refuser d'exister.

Tout le *montrer* de l'énonciation (à distinguer soigneusement du *dire* de l'énoncé) semble ainsi aimanté par la sémiotique de la manifestation, pour laquelle il n'y a pas de concepts, de code préalable ni de distance entre le signe et la chose à faire. Nous vérifions ici l'un des plus célèbres axiomes de l'école de Palo Alto : "On ne peut pas *ne pas* communiquer". Dans la mesure où les signes-cadres de l'énonciation reposent largement sur les indices corporels, une équivalence se dessine entre communication et comportement. Notre intersubjectivité en est saturée ; l'espace social a horreur du vide, et fourmille en permanence de signaux : on peut parfaitement ne rien dire, on ne peut pas *ne rien* montrer.

La distinction de l'énoncé et de l'énonciation nous rappelle finalement que nous vivons à la fois dans la veille de l'entendement (analytique, discontinu) et dans le sommeil (paradoxal et vigilant) du corps ; dans la séparation apportée par les symboles logico-langagiers, et dans le *milieu* continu des vivants, dont la chaîne ou le tissu mouvant estompe les frontières individuelles.

On ajoutera enfin que ce concept capital de l'énonciation, qui a envahi nos études, ne concerne que le pôle de l'émetteur dans le circuit de la communication ; il conviendrait de dégager avec la même netteté un concept symétrique de la réception ou de l'acceptation, et de bien comprendre que celle-ci, également événementielle et tout aussi *active*, fonctionne sur le même mode autoréférentiel et "primaire". Une critique de la communication devrait ainsi distinguer rigoureusement dans nos discours, messages et échanges en tous genres, ce qui relève des énoncés et ce qui relève de l'énonciation/réception. Ce partage distribuerait du même coup sur

deux versants distincts le contenu et la relation, l'ordre symbolique et les continuités indicielles ou, d'une façon générale, l'information et la communication.

### Message manifesté, enchâssé, détaché

Il semble intéressant, à partir des rappels qui précèdent, de classer nos messages selon une échelle du détachement progressif entre l'énoncé et l'énonciation. Il est clair en effet qu'au sommet de cette hiérarchie proprement logique, la définition de l'énoncé scientifique comme universellement vrai peut se paraphraser en *indépendant de ses conditions d'énonciation* : la vérité scientifique ne doit rien à la force ni à l'autorité de celui qui parle, un théorème n'est la parole particulière de personne et la raison s'énonce, en droit sinon en fait, comme " la chose du monde la mieux partagée ". Même un petit esclave (démontre Socrate dans le *Ménon*), même une femme (disaient les Cartésiens), même une machine, ajouterons-nous aujourd'hui, peuvent également faire de la géométrie. Le grand rationalisme classique s'arc-boute ainsi sur un optimisme de la communication : si les mœurs, les passions ou les religions nous divisent, du moins existe-t-il des pensées qui ne doivent rien à leur *ici* et *maintenant*, et qui peuvent être reprises par tous les hommes. Être logique, c'est penser au niveau de ces énoncés idéalement détachables ou *traduisibles*, parce qu'ils sont autocentrés ou scellés sur leur propre forme, sans rien devoir au contexte de leur énonciation.

Considérons trois niveaux ou jeux de communication différents : un cri de douleur, la prononciation d'un poème, l'énonciation enfin du théorème de Pythagore, ou d'une information du type : "Le magasin est ouvert de 10 à 19 heures". Compréhensible dans toutes les langues, le cri demeure inarticulé : pure manifestation (très expressive et fortement reçue) d'un état du corps, son sens s'épuise dans le rayon auditif de sa profération, on ne peut le citer, l'écrire ni le traduire. Mais l'énonciation d'un message comme l'érection d'un menhir ou d'un tumulus n'est pas moins singulière : les pierres levées des premiers monuments dictent au paysage alentour et aux vivants de passage l'événement unique qui survint en ce lieu, la bataille gagnée ou perdue, la station d'un roi ou l'ensevelissement d'un cadavre... On vient parfois de loin visiter de telles pierres, qui ne se laissent jamais tout à fait déchiffrer ni traduire ; leur message demeure prisonnier du

media, enfoui dans la matière et fortement attaché au site avec lequel il conspire en silence ; l'énoncé est inséparable de l'énonciation, et le symptôme ou le critère de cet attachement peut être l'*aura*, que Benjamin définit comme " l'unique apparition d'un lointain ".

Le poème articule de façon très sophistiquée ce qui s'agglutine de façon primaire dans le cri, et il peut apparemment voyager loin de sa source : on imprime, on récite, on cite et on traduit les poèmes. En nous rappelant toutefois que les poèmes se font " dans la bouche ", Tristan Tzara souligne qu'ils réclament une énonciation *prononcée* pour libérer les affects ou les états du corps que les vers secrètement véhiculent. On sait d'autre part que leur communication demeure absolument bornée par les frontières linguistiques. Qu'est-ce qu'un poème en effet sinon " l'indéfinissable rencontre d'un sens et d'un son " (Valéry), soit une certaine succession d'idées insécablement solidaires de *ces mots pour les dire* (sons, rythmes, rimes, cadences...) ? Le sens signifié d'un poème ne se laisse pas détacher de son signifiant, de sorte qu'on ne peut en rigueur le traduire –à moins que le traducteur, lui-même poète, ne forge dans la langue d'arrivée des correspondances équivalentes.

Or cet exemple du poème est un cas particulier de l'œuvre d'art ou de la fonction esthétique en général, laquelle consiste à toujours rattacher le signifié au signifiant ou à la forme matérielle du message : dans l'art la matière se trouve *rappelée*, voire glorifiée. Ou, pour le dire autrement, les signes de l'art ne sont pas entièrement saisissables par le code. C'est la présence ou la reconnaissance d'un code en effet qui permet de négliger certains signifiants comme non pertinents dans l'usage prosaïque de la communication. Le code apporte un horizon d'attente, donc un principe d'économie dans la réception : la bonne forme (l'invariant idéal) du *type* insiste et transparaît sous les variations du *token* ou les accidents de l'énonciation signifiante ; chaque scripteur trace à sa manière des lettres, ou articule des sons, dans lesquels nous reconnaissons les caractères de l'alphabet ou les phonèmes de la langue. Nous dirons que le *rasoir sémiotique* du code stabilise l'énoncé et le met à l'abri des déformations de l'énonciation. Il y a donc toujours moins dans le code (idéal) de reconnaissance que dans l'énonciation (réelle) d'un message. Mais l'usage esthétique n'a pas l'économie de la prose ordinaire, en art tous les signes comptent, ils ne sont pas encore saisis ou gelés par le code. Et c'est pourquoi l'œuvre d'art, mais aussi la parole vive (création personnelle) luttent sourdement contre le code, et ne lui obéissent qu'en le contestant :

l'événement ou la liberté de l'énonciation débordent par principe les contraintes et les régularités du code.

Ou encore : on reconnaît une œuvre d'art à ce qu'elle est à elle-même son propre code, formule qui se laisse à son tour traduire de deux façons au moins, économique (il n'y a pas d'économie possible de signifiants, on ne peut *comprimer* le message esthétique), et herméneutique (l'œuvre se pense *indéfiniment* elle-même, aucune interprétation de surplomb ou venue de l'extérieur ne peut lui être substituée).

Nous concluons de ces remarques que la "performance" poétique, ou esthétique en général, peut donc être rapprochée des performatifs hétérovalidants classés par Austin, c'est-à-dire de ces actes de parole qui, pour être *valides* (catégorie à distinguer soigneusement de la notion de vérité), dépendent de quelques conditions extérieures, dont la première est de savoir qui parle. L'efficacité symbolique d'un sacrement dans le domaine religieux, ou d'une parole autorisée dans le domaine politique ou social, n'a rien d'automatique, ni d'intrinsèque au niveau du seul énoncé, mais relève essentiellement du calcul de l'énonciation : baptiser, marier, dévaluer le franc, déclarer la guerre ou ouvrir la séance..., tous ces actes de parole ne se font que "dans la bouche" du locuteur autorisé. On comprend mieux par ces remarques quel lien secret relie traditionnellement le politique, le poétique et le religieux : ces trois domaines de la *parole heureuse*, mais du même coup nécessairement rare, exemplifient en la concentrant une efficacité symbolique éparse dans la parole ordinaire de nos jeux de langage, et qui s'obtient chaque fois en enchâssant leur énoncé dans des conditions très strictes et particulières d'énonciation.

Nous concluons de ces remarques que l'élaboration esthétique d'un message consiste à lier son énoncé aux conditions uniques de son énonciation (la disposition de la séquence sonore dans le cas du poème). Tout poème constitue à cet égard le vestige d'un état ancien de la parole, plus solennelle et plus rare : d'une parole en résidence, inextricablement attachée à tel site autorisé et consacré. La fonction poétique serait ainsi la menue monnaie d'un capital symbolique que se partageaient le prophète, le prêtre ou l'archonte, hauts personnages auxquels il suffisait de donner de la voix pour avoir raison, la vérité de leurs énoncés se trouvant automatiquement garantie par la majesté de leur énonciation. Les messages publicitaires s'efforcent de s'approprier un peu de cette autorité non réfutable de la chose

poétique. Inversement le progrès des sciences et des énoncés logiques aura consisté, depuis les Grecs, à détacher et à nettoyer toujours mieux certains discours de leurs contingences énonciatives.

Une page célèbre du dialogue *Phèdre* permet de saisir sur le vif le petit drame de ce détachement entre l'énoncé et l'énonciation, et quelques-unes de ses conséquences majeures. Dans la " scène égyptienne " rapportée par Platon, l'industriel dieu Thot soumet au grand Thamous sa dernière invention, l'écriture, et se voit pour celle-ci vertement réprimandé. Thamous reproche notamment à l'écriture d'arracher les discours à leurs " pères ", et de laisser les paroles ainsi orphelines rouler de tous côtés, sans que personne les assiste pour leur donner autorité. *Tu ne télé-communiqueras pas*, oppose Thamous à Thot, pour mieux protéger une oralité primaire indissociablement poétique et politique, et qui fait le jeu des rois et des pères. Inversement Thot a la vive intuition que le développement de l'écriture accompagnera celui des messages autonomes, dont la raison cessera de s'abriter dans la voix dominante ; l'édifice logico-mathématique en particulier, fondé sur des traces strictement écrites, inventera entre les énoncés une liaison qui remplacera celle de l'énoncé avec l'énonciation, et qui renversera à terme la raison du plus fort. L'affrontement exemplaire de Thamous et de Thot, à travers la question (cruciale pour nos télécommunications) de l'écriture, oppose une culture orale, close autour de la parole du souverain, à une culture ouverte par le traitement des traces et la cascade indéfinie des raisons. Mais elle inaugure du même coup le désenchantement de la parole ; si les énoncés scientifiques (les " mathèmes ") ou d'information factuelle se laissent dire et traduire sans problème dans toutes les langues dès lors que leurs signifiés n'attachent pas, ou que le code linguistique est " arbitraire ", ils sont en revanche orphelins, et désormais privés de chair ou d'*aura*.

## Désenchantement / ré-enchantement

Le thème du désenchantement moderne (ou post-moderne) est à la mode, mais c'est un mot contestable. Il est intéressant de comprendre, à partir des remarques qui précèdent, que notre modernité présente deux visages, ou œuvre selon deux directions opposées dans l'élaboration et l'enrichissement des messages : jamais en effet la course à l'abstraction, à la précision codée, à la

mathématisation ou à la standardisation des formats et des protocoles n'aura été plus intense que depuis l'essor de l'âge industriel aujourd'hui couronné par la révolution informatique, et par les dialogues étendus de l'homme et de la machine. Que ce soit par l'État et son administration, par l'économie de marché ou par la technoscience, une immense mise à niveau arase les anciens particularismes et pénètre peu à peu tous les secteurs de l'activité. Il convient de rendre les énoncés partout *compatibles*, mais aussi les pièces détachées, les informations, les règlements, les voies de circulation, les logiciels ou les cachets d'aspirine qui tous doivent fonctionner universellement, c'est-à-dire indépendamment des circonstances locales de leur mise en service.

Inversement, un courant également puissant travaille à l'enrichissement des messages autant qu'à la personnalisation des marchandises et des services ; de sorte qu'un double impératif de distinction, et d'élaboration sensorielle des messages, s'oppose activement à la standardisation tant dénoncée, autant qu'à la dure loi de l'abstraction comptable, technique et scientifique. La forme du livre en particulier, dont nous redoutons fréquemment le déclin, aura représenté historiquement l'une des façons sensoriellement les plus pauvres jamais choisies par les hommes pour dire leur histoire, et fixer leurs informations.

L'essor des technologies du direct, qu'on datera peut-être de l'invention de la photographie (1839), a vivement bousculé les représentations majestueuses et sages de la graphosphère, qui reposaient sur le différé et le temps nécessairement lent de l'imprimé. Les austères représentations livresques se trouvent court-circuitées par la photographie puis le cinéma, qui apportent un enrichissement saisissant des messages. L'art du XX<sup>e</sup> siècle, dès les Manifestes futuristes puis surréalistes, tirera de cette effraction indicielle des conséquences dont on n'a peut-être pas encore pris toute la mesure. Le téléphone offre davantage d'indices et d'interactivité que l'échange épistolaire ou le télégraphe optique ; la télévision est plus riche sémiotiquement que la radio, et l'écran de cinéma donne plus à voir que la scène de théâtre...

L'invention de ces toujours nouvelles technologies, ce sont autant de tentatives pour immerger le message textuel et la culture typographique dans un contexte d'images, de mouvements, de musiques et de sons. Au lieu de les dénoncer comme régression à la barbarie des temps pré Gutenbergiens, on peut soutenir qu'elles

enrichissent incontestablement nos performances communicationnelles d'autres couches sémiotiques, et d'autres canaux. Le retour à une oralité secondaire, à travers le multimédia et l'interactivité, ne détruiront pas le livre mais nous permettront peut-être de renouer avec ce que celui-ci nous avait fait perdre, et que pointe ironiquement le mince ouvrage au titre provocant de José Bergamin, *Le Déclin de l'analphabétisme*, où se trouvent énumérées quelques richesses des cultures sans écriture, ou d'avant la scission "catastrophique" de l'énoncé et de l'énonciation.

## De l'énonciation des objets techniques

La "question de la technique", ou des médias, qui hante nos sciences de l'information et de la communication gagnerait à être examinée à la lumière des acquisitions de la pragmatique d'abord linguistique de l'énonciation et de la réception. Il ne faut pas confondre, disions-nous, les relations pragmatiques (d'interaction entre sujets) avec les relations techniques de domination du sujet sur l'objet. Il convient à présent de décrire comment nos outils, qui ne se réduiront jamais à de "simples techniques", traversent la biosphère, la sémiosphère et le monde social, interpersonnel autant que collectif, et nous parviennent le plus souvent enchâssées dans des relations pragmatiques. Comme l'étymologie nous y invite, il faut considérer nos médias sur le modèle d'un écosystème ou de *milieux* avec lesquels nous interagissons selon une causalité complexe, ou non linéaire ; ce qui permettra du même coup d'esquisser une *poétique* de la technique.

Plusieurs écueils et malentendus menacent les recherches, désormais nombreuses, sur l'efficacité symbolique et sociale de nos outils, au premier rang desquels la question ressassée du déterminisme. Les ruses de la causalité technique ne sauraient être linéaires dans les champs psychologiques, symboliques ou sociaux. Une vision moins simpliste de l'innovation technique, et de la logique des médias, permettra de corriger le prophétisme des vendeurs qui, dans le domaine des NTIC particulièrement, nous promettent de merveilleuses relations sociales à coups d'outils proclamés révolutionnaires ou capables de nous "changer la vie".

On corrigera ce discours exagérément mécaniste en rappelant que les relations pragmatiques, ici encore, précèdent et pilotent les

contenus techniques ou le noyau dur des innovations. On s'accorde aujourd'hui à dire que si l'outil *autorise*, il *détermine* rarement. Ces deux verbes correspondent respectivement à des causalités négatives et positives : la causalité positive énonce que "si A, alors B" ; la négative se borne à constater que "si non-A, alors non-B", et elle correspond assez bien à ce que nous avons en tête quand nous parlons de condition nécessaire mais non suffisante.

L'outil forgé par Gutenberg –exemple ressassé– eut des conséquences indéniablement révolutionnaires (au nombre desquelles la Révolution française peut-être), mais son énoncé se trouvait lui-même pris ou enchâssé dans un concert d'usages sociaux préexistants, et dans une foule de paramètres techniques ou moins techniques (mise à disposition corrélative du papier, mais aussi préexistence d'un public lettré acheteur de livres, ou encore essor du capitalisme et de la banque à l'intersection des grandes voies de communication...). Ce sont ces autres paramètres qu'on oublie chaque fois qu'on décide technocratiquement, et parfois à grands frais, de greffer un outil sur un milieu social : d'introduire par exemple l'ordinateur à l'école, sans autre mesure d'accompagnement (sans formation des maîtres correspondante), ou d'exporter telle technologie, usine, hôpital ou administration modernes, dans tel pays du tiers-monde... Ces "transferts technologiques" produisent rarement les effets escomptés, faute d'une réflexion suffisante sur les *conditions pragmatiques* de l'efficacité technique. Inversement, un média nouveau fonctionne bien là où il s'insère dans une culture, un groupe ou une société préparés à son usage : Internet est particulièrement adapté aux échanges scientifiques et universitaires, car ces communautés étaient déjà préparées à l'employer. L'outil ne crée pas le lien social, qui le précède nécessairement ; ajoutons qu'aucune société n'est fondée sur la science ni sur la technique, qui ne peuvent que se greffer sur un fond pragmatique ou un milieu préexistant.

Affirmer que l'outil autorise sans déterminer, c'est étendre la distinction familière de l'énoncé et de l'énonciation au domaine des objets. On s'efforce dans la recherche scientifique de purger les énoncés de toute trace énonciative ; de même voudrait-on, dans une vision technocratique, survoler l'espace et le temps des particularismes locaux, et penser "la technique" hors de tout rapport social. Au rebours des programmes capitalistes de "développement" autant que des planifications socialistes, qui se seront tristement ressemblés sur ce point, il faut rappeler avec force qu'aucune

technique ne porte son sens ou son destin entièrement contenu à l'intérieur d'elle-même, pas plus qu'un énoncé n'est doué de sens hors de l'énonciation. L'intuition centrale de la pragmatique linguistique affirmait que le sens ne réside pas dans les mots ni les phrases, mais seulement dans les intentions des usagers qui échangent et formulent ceux-ci. De même une innovation technique programme sans doute certains usages, mais ceux-ci en retour détournent, modifient ou adaptent l'outil aux mondes propres des utilisateurs. S'il est vrai que l'énonciation pilote et recycle l'énoncé, nous en concluons que l'usage constitue une création continuée de l'outil, ou de l'innovation.

La diffusion de l'innovation technique illustre une loi générale bien dégagée par la pragmatique : un "message" (qui peut être l'invention du téléphone par Edison, du cinématographe par les frères Lumière ou du Minitel par France Telecom) ne se propage qu'en se déformant au fil de ses reprises ou de ses usages successifs. Le programme tracé par l'inventeur à la source dessine certes un cadre de référence, mais celui-ci joue aussi comme espace de variations ou de modulations qui n'ont pu être entièrement prévues ni conçues d'avance : dans l'esprit de son inventeur le téléphone devait servir à appeler les domestiques, ou à transmettre à domicile les airs d'opéra ; le cinéma avait pour débouché principal la décomposition scientifique du mouvement ; et les ingénieurs promoteurs du Minitel n'avaient pas imaginé les messageries roses... Essentiellement inachevés quand ils sont mis ou énoncés sur le marché, nos outils sont des éponges à usages, et ils n'arrivent à maturité qu'assez tard.

Il importe par conséquent de désaccoupler nos objets techniques d'une filière ou d'une filiation trop durement scientifique, et d'insister sur leur ouverture au *bricolage*, cet art ou cette science de l'usager. Les outils modernes nous arrivent bourrés d'instructions ou de paramètres scientifiques, mais ils baignent aussi dans le marché, dans le discours de la publicité et des médias, ainsi que dans un imaginaire ou un rêve social qui, comme tout rêve, ne parle ni en clair ni d'une seule voix. Très documenté dans l'ouvrage classique d'Elizabeth Eisenstein, l'exemple de l'imprimerie montre que celle-ci était grosse au départ d'effets sociaux et culturels contradictoires, et qu'une foule d'autres facteurs ont donné à l'invention de Gutenberg sa configuration et sa fécondité historiques. Ces remarques devraient nous retenir de confondre "la technique" avec le spectre écrasant du

destin ; l'histoire, fût-elle celle de nos outils, est généralement moins linéaire qu'on croit.

## Le temps médiologique

Le monde des objets techniques, qui ne cesse de se transformer, constitue par excellence la part dynamique et cumulative du temps historique. Mais la durée nécessairement courte d'objets soumis à un renouvellement incessant se trouve incrustée dans le long terme, ou le temps plus lent, des usages sociaux et des relations pragmatiques déjà tissées entre les hommes. Une innovation par définition toujours jeune doit composer avec des usagers beaucoup plus vieux, ou déjà dotés de routines et d'habitudes qui vont généralement freiner ou infléchir la trajectoire du temps technique. On n'informatise pas un secrétariat ou le service comptable d'une entreprise en remplaçant simplement un matériel obsolète par des machines bourrées de puces performantes ; derrière l'ancien matériel en effet se tiennent des hommes et des femmes qui y ont mis leur savoir-faire, leur dignité, et qui auront tendance à freiner l'innovation au nom de leur propre culture.

Nous apprécions les performances toujours plus sophistiquées de notre technosphère, mais le renouvellement des objets, en modifiant notre environnement et nos relations, décline nos anciennes compétences, déplace nos repères familiers et constitue un incontestable facteur d'anxiété. La chaîne de production industrielle impose son rythme, qui écrase le temps nécessairement plus aléatoire et plus lent de l'action individuelle ; et Charlot aux prises avec la machine dans *Les temps modernes* illustre, au-delà des méfaits de la taylorisation et du travail à la chaîne, la désynchronisation toujours menaçante entre le temps technique et le temps humain. Ce corps chaplinesque, comme celui des films burlesques en général, offre au médiologue un inépuisable gisement d'informations. Entraîné, débordé, Charlot illustre avec éloquence les méfaits et ruptures du dialogue homme-machine, –d'une machine qui s'étend d'ailleurs à la machination cinématographique elle-même. Ces petits films nous rappellent que si les NTIC s'efforcent vers la fluidité, l'allègement et les "immatériaux" (le papier mieux que la tablette d'argile, l'électron des cartes à puces mieux que le papier...), nos corps sont assez loin d'avoir cette élasticité. Son propre corps, *on y revient toujours...* C'est lui qui borne nos jouissances ou nos désirs, de même qu'il cadre et

pilote dans l'énonciation langagière la plupart des messages à coups d'indices, d'effets de présence et d'aura. Pour réchauffer une communication en général, il est recommandé d'y injecter un peu de corps (la "ligne-chair" en marge des chiffres et des lettres). Extravasé et prolongé de mille façons dans les prothèses techniques et médiatiques, le corps demeure l'alpha et l'oméga de nos circuits médiatiques, et il freine dans cette mesure les promesses toujours démenties du *virtuel*. Qu'est-ce que le virtuel, sinon le transfert dans le ciel des combinaisons libres de quelques énoncés détachés ? Au centre du monde propre de chacun, le corps résiste. On le fuit, on le complique, on le sophistique, on l'oublie – et c'est encore autour de lui que ça tourne. Avec le développement des NTIC, on saura de moins en moins ce que peut, ce que veut, où commence et où finit un corps. Et notre pragmatique prolongée en médiologie sondera ces multiples adhérences ; la sémiosphère comme la technosphère des outils, replacées sur fond de *corps*, attachent à la sphère biologique et sociale.

C'est ainsi que l'universel technico-scientifique, si hâtivement revendiqué en paroles, se trouve régulièrement démenti par les faits. Nous appelons *technique* en général l'ensemble des objets ou des opérations qui ne peuvent pas *ne pas* progresser parce qu'ils sont exposés au tournoi permanent de la concurrence ou, comme dirait Popper, de la falsifiabilité ; mais aux alentours de ce vecteur technique qui tend à épouser la ligne droite, la profondeur *ethnique* et les méandres du temps social méritent d'être mieux scrutés. L'ethnique ou le culturel et la technique marquent ainsi deux façons opposées de vivre le temps : les sciences et les techniques ne s'encombrent pas d'un gros bagage de mémoire et poussent à vivre *on line*, à la pointe du nouveau, tandis que la culture encourage les retours amont, et meuble nos vies avec de l'ancien.

Combien de délais et relais faut-il à telle innovation née dans la technosphère pour infiltrer et pénétrer de sa loi la sphère symbolique ? En combien d'années l'homme occidental est-il devenu "gutenbergien", et combien lui en faudra-t-il pour assimiler pleinement la télévision ou l'informatique ? L'étude des conditions d'acclimation ou d'acculturation du fait technique pourrait conduire à isoler et à décrire un temps proprement médiologique, plus lent et non-linéaire, qui se développe à l'intersection des médias et de ces médiations (la pragmatique des interactions de sujet à sujet) par lesquels les acteurs s'emparent des objets et se les incorporent.

Après le tournant sémio-linguistique, suivi et corrigé par le tournant pragmatique, le tournant médiologique complète et articule entre eux les facteurs de l'énonciation, et les paramètres du *faire sens*. En descendant jusqu'aux conditions matérielles de nos abstractions symboliques, on remet en mouvement, et en perspective historique, des représentations qui tendent à se figer dans la majesté idéale des superstructures. Radiographiées par la médiologie qui les réinsère dans le flot incessant des outils techniques, nos idées et nos idéaux montreront d'une époque à l'autre plusieurs incompatibilités ; entre telle configuration médiatique et telle performance symbolique, entre tel médium et tel message, ou style de pensée, l'enquête peut déceler des contradictions imparables. Si la vidéosphère se caractérise par la montée en puissance du direct, de l'interactivité et du multimédia en général, on ne doit pas attendre d'elle qu'elle prolonge ni qu'elle accomplisse les promesses nées d'une graphosphère structurée par les transmissions de l'écrit et du livre.

## Extension du domaine pragmatique

La distinction du technique et du pragmatique d'où nous étions partis est d'une immense portée, puisqu'elle doit en particulier nous retenir de confondre deux types d'actions qu'Aristote distinguait soigneusement, le façonnage des choses et l'agir proprement communicationnel. Les catastrophes politiques de ce siècle ont illustré tragiquement cette confusion, chaque fois qu'on a voulu gouverner les sujets comme on administre des objets, en forçant chacun dans le même programme, la même information comprise comme mise en forme.

Les études de communication ont répudié ces modèles mécaniques, et l'image de la "seringue hypodermique" par exemple fait figure de repoussoir chaque fois qu'il s'agit de traiter de l'influence des médias, ou des attitudes de réception. Nous croyons savoir que ce qu'on nomme *le sens* résulte partout d'une construction personnelle, d'un processus aléatoire et d'une négociation. En un mot, que l'agir communicationnel – donc pragmatique – ne peut relever ni d'une maîtrise, ni d'une science de type déductif ou apodictique.

L'enquête sur les usages des outils de communication, mais aussi des techniques en général, invite à étendre ces acquis bien connus de la pragmatique linguistique à l'immense domaine de l'énonciation et

de la réception des objets techniques. Il n'y a pas d'outil en effet dont le maniement ne se trouve enchâssé dans une chaîne d'usages, dans un imaginaire, dans un tissu social, dans une politique ou dans un discours. "La technique" comme telle n'est nulle part isolable, et elle concourt avec la parole à tisser ce que Wittgenstein appelle, pour désigner cette dernière, des "formes de vie". Il est tentant, après avoir remis en contexte et *en relations* le monde humain des objets techniques –car rien n'est plus *humain* que la technique– d'étendre la pragmatique aux modalités de production et d'énonciation des énoncés scientifiques eux-mêmes, et de suivre Michel Callon et Bruno Latour sur le terrain, mouvant, accidenté, d'une "science en action". Cette approche répugne aux épistémologues, qui n'aiment pas l'idée de rabattre le monde logique ou le *logos* sur la mêlée confuse des outils, des énonciations et des hommes. Dans le domaine scientifique pas plus qu'ailleurs pourtant, aucun chercheur ne peut sauter par-dessus son ombre, aucun énoncé n'échappe aux conditions actuelles, factuelles, de son énonciation et d'une raison appareillée et ramifiée à travers le réseau des outils et des relations disponibles. La relation d'observation parasite ou perturbe les phénomènes observés. Il existe certes au noyau de la technoscience un discours et un monde d'objets universels, mais leur construction et leur unification se payent au prix fort ; la prétention à l'autonomie des énoncés, même scientifiques, reste largement un leurre, ou une idée régulatrice. Et il serait absolument vain, voire criminel, d'appliquer sur le terrain des relations humaines cette raison éprouvée dans le champ scientifique : la rationalité des affaires humaines (*ta pragmata* chez Aristote) est intrinsèquement limitée, et il ne faut pas rêver dans ce domaine d'un pilotage synoptique ni d'une information surplombante. La vérité démocratique ou l'art de gouverner ne sont pas des branches ni des sous-produits d'une quelconque science ; et les thèmes de la pragmatique, ou aujourd'hui de la médiologie, accompagnent et tentent de mieux cadrer les passions de l'âge ou du tournant démocratique, dont on est loin d'avoir compris toutes les conséquences.

Les études de communications –nos SIC– gravitent essentiellement autour de ces deux foyers problématiques, la pragmatique, la médiologie. On ne sait pas très bien ce que *média* veut dire, puisque ce terme recouvre à la fois des outils, techniques, de transmission, d'observation ou de fixation de nos représentations, et autour de ces dispositifs les *médiations* moins matérielles, mais tout

aussi construites, de notre monde symbolique dans son ensemble. Une médiologie, c'est-à-dire une étude de l'efficacité symbolique des médias, des milieux et des médiations partout où ceux-ci pénètrent, confirmera et étendra l'élan pris dans le champ du discours par la pragmatique. Alors que la philosophie classique limitait son observation au sujet isolé, aux usages cognitifs du langage, à l'action ponctuelle et à une raison innée, il s'agit de concevoir et de mieux décrire les jeux infinis de l'intersubjectivité, et les ruses d'une relation et d'une raison appareillées.

L'intuition centrale de la pragmatique conduit à reconnaître la pluralité incalculable des mondes propres à chacun. Mais, pour paraphraser une illustre formule, ce qu'on ne sait pas calculer peut néanmoins être dit, ou raconté ; et ce qu'on ne peut raconter faute de mots –car “ il y a de l'indicible ” (Wittgenstein)– il reste à le *montrer*. La pragmatique n'est pas un logocentrisme, elle considère à côté du langage d'autres couches sémiotiques, d'autres ressources de représentations et d'actions. Et elle se change en médiologie dès qu'il faut en venir aux médias, aux moyens, aux milieux (techniques, écologiques, institutionnels) qui soutiennent et expliquent l'efficacité symbolique. Comme le rappelle la citation de Derrida en exergue de ce texte, nul n'est maître du sens, qui suppose toujours un dense réseau de médiateurs, et de médias. La pragmatique et la médiologie éclairent sa formation et ses aventures –ses acheminements– en montrant comment nos signes tissent notre monde humain, et le transforment ; ou comment les idées s'incarnent dans des corps collectifs et dans des réseaux qui agissent, et qui pensent fort au-delà de nous-mêmes.